

Témoignage d'un chasseur repent

« A un moment, j'ai senti que tous ces massacres, ça suffisait ».

Propos recueillis par Christine Kristof-Lardet

Bernard, un ami rencontré par hasard au détour d'un bar en Bretagne, m'a confié un jour qu'il s'était converti à la non-chasse. Sans être radical, son parcours m'a touchée et témoigne d'une prise de conscience progressive de la valeur de la vie et de la nécessité de devenir moins prédateur du monde. Il a troqué son fusil contre un appareil photo. Voici le récit de sa transition et pour les accompagner, des clichés empruntés à la faune sauvage pour notre plus grande joie.



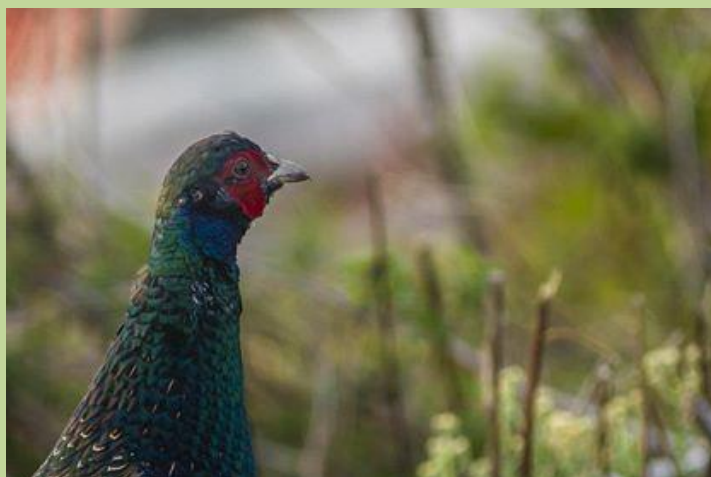
Qu'est-ce qui a suscité votre prise de conscience face à la chasse ?



J'ai toujours vécu dans le monde de la chasse et j'ai tout le temps pensé que je serai chasseur. Je ne voyais aucune raison de ne pas l'être ; mon père l'était, mes oncles l'étaient, et j'allais avec eux. C'était culturellement normal. Vers l'âge de trente ans, j'ai passé tous les permis. J'ai pris le fusil déclaré et je suis allé à mon ouverture de chasse. J'ai alors tué mon premier faisán. Au

moment où je l'ai tué, une pensée m'a effleurée : « *il serait quand mieux à voler* ». J'ai tout de même continué, même si j'étais plus attiré par le casse-croûte de la chasse que par la chasse elle-même. J'étais modeste en prise. Quand j'avais eu mon gibier, je rentrais et je ne cherchais pas à en avoir un deuxième. Je me faisais aussi une obligation de manger tout ce que je tuais. Une fois j'ai tiré une poule d'eau, c'est "dégueulasse", mais je l'ai quand même mangée. J'ai arrêté assez vite de tirer le lapin, parce que je n'aime pas manger du lapin. J'en restais donc au traditionnel faisán et canard. Mais à nouveau, à chaque fois qu'il y en avait un qui tombait, la petite phrase revenait : « *il serait quand même mieux à voler* ». Il y a un moment critique où tu es en contact avec le gibier ; tu tires, il tombe... Jusque-là, ça va. Mais ensuite, il faut le ramasser. Il est encore chaud, tu le mets dans la gibecière, et ça, ça ne me plaisait pas trop. Ensuite, il faut encore le plumer. Ce n'est pas génial non plus.

La petite phrase est revenue de plus en plus et, il y a quatre ans, je me suis dit que ce serait ma dernière saison de chasse. A partir de là, je suis quand même allé à la chasse, mais je ne tirai plus. Même si c'était "tirable", je ne tirais plus. J'avais à la fois le fusil et un appareil photo en bandoulière. Je me suis mis à faire des photos animalières. Depuis trois ans, je dégage mon appareil photo, mais plus mon fusil. Je continue d'aller au casse-croûte de la chasse, mais je ne participe plus aux tirs.



Qu'est-ce qui s'est passé à l'intérieur de vous au moment où vous avez arrêté de tirer ?



A un moment, j'ai éprouvé le regret d'avoir chassé. Je pense que dans l'âme, je ne suis pas chasseur. J'ai versé une larme et j'ai bu un coup de rouge à la santé de tous les défunts. J'ai continué à pêcher, mais au lieu de laisser le poisson crever dans le seau, je le tuais tout de suite et même maintenant, cela m'est pénible. Normalement, c'est simple, tu remontes le poisson, tu le décroches et tu le mets derrière sans le regarder... Et puis, il y a les remarques du style : « *les poissons ne souffrent pas* ». Mais qui es-tu pour dire que le poisson

ne souffre pas ? Il n'y a que le poisson qui peut dire s'il souffre ou pas. Dans la même ligne, j'ai aussi arrêté de cuire des crabes. Je ne me suis pas livré à un travail d'introspection, mais j'ai senti qu'à un moment donné, tous ces massacres, ça suffisait.

Qu'est-ce qui fait que, pourtant, vous avez continué encore un certain temps ?

C'est la force de l'habitude. C'est une force anesthésiante. J'ai une amie qui a commencé à travailler dans les abattoirs de volaille. Les trois premiers jours, elle vomissait... et puis, la force de l'habitude l'a anesthésiée. Maintenant, clac, clac, clac,...quand elle le raconte, c'est horrible ; ils saisissent les volailles, ils les coincent par les pattes et...bref, c'est la force de l'habitude qui peut empêcher d'avoir des sentiments humains et qui peut nous faire faire les choses jusqu'au bout, mêmes terribles.



Quelle est la force qui pourrait aller à l'encontre de cette force anesthésiante ?

Là, on rentre un peu dans la mystique. Comme culturellement, je ne suis pas porté vers la transcendance, je n'arrive pas à mettre les mots dessus. Dans la vie on essaye, autant que faire se peut, d'aller toujours sur le chemin de l'honnêteté, de la cohérence, de la grandeur. Et on essaye toujours de monter les barreaux des échelles. J'ai monté un barreau de l'échelle et cela ne souffre pas de retour en arrière. La prise de conscience exclut tout retour en arrière.

Vous tuez le poisson de suite pour qu'il ne souffre pas ? C'est cela ?

Oui, mais ce n'est pas par compassion que je tue le poisson... Il faut être cohérent. Tuer le poisson pour qu'il ne souffre pas, quelque part c'est une connerie. Beaucoup de gens bottent en touche en disant qu'un poisson, ça ne souffre pas. Mais encore une fois, on n'en sait rien. Le fait de ne plus tuer d'animaux ouvre aux sentiments que peuvent avoir les animaux. On ne les voit plus comme des êtres à manger, ou des objets, mais comme des individus.



Et comment voyez-vous la suite ?



La suite concerne forcément l'alimentation. Pourquoi si je ne veux pas tuer de bestioles, je délèguerais à d'autres le fait de les tuer. Là, c'est de la pure logique. On se veut carnivore ; moi je mange encore de la viande, même si je diminue. Et je cherche des excuses quand je mange de la viande. J'aime bien le poulet, mais je préfère manger une poule qui a vécu librement qu'une poule qui a vécu en batterie. On est en pleine contradiction, quand je dis que je préfère manger une poule qui a vécu, quand on se donne de bonnes raisons. Même si je mangeais la viande que je chassais, je n'étais

pas en accord avec moi-même. Il n'y a pas de raison de tuer des bestioles. Si c'était une question de vie ou de mort, oui, mais autrement, non !

Qu'est-ce qui vous retient de passer la barre au-dessus ?

J'accepte le fait d'être faillible. Il faut accepter sa faiblesse. Je ne veux pas entrer dans un raisonnement du type « c'est meilleur pour la santé ». C'est vrai, mais ce n'est pas pour ça que je le fais. Ce qui m'intéresse, c'est de lutter contre l'insensibilité produite par la force de l'habitude. Depuis quelques années, je gagne étape par étape ; il n'y a pas de raison que je ne franchisse pas un barreau de plus de l'échelle.

Comment on réagit tes amis chasseurs

Dans mon cercle de chasse il y a beaucoup de gens qui rentrent et qui sortent. La chasse à courre est une aberration ; la chasse au sanglier aussi, mais je ne pourrai pas devenir militant anti chasse. Je ne chasse pas. Point ! Les autres font ce qu'ils veulent. Mais au niveau de la cohérence personnelle, je ne me vois pas devenir militant anti chasse. Le militantisme ne fait pas partie de mes valeurs et ayant été chasseur je ne vois pas pourquoi je militerai anti chasse. Cela me rappelle un épisode de ma jeunesse. J'avais un prof de philo, un père jésuite, qui était né juif. Il refusait de faire le cours de théologie sur les juifs, et je le comprends. «*Courbe la tête fier Sicambre, adore ce que tu as brulé et brûle de ce que tu as adoré* » est une phrase prononcée par l'évêque Remi lors de la conversion de Clovis. Je ne veux pas faire comme lui.

